

c'est, à coup sûr, quelque butin volé à un voyageur, que ces coquins auront tué sur leur chemin ; les initiales G. V., qui ne ressemblent en rien à celles de nos deux personnages, le prouvent suffisamment."

Tout en faisant ce monologue, le brocanteur ouvrit de nouveau le sac de voyage, déposa la brosse et le cahier de papier sur une table ; puis prenant ce sac par la double poignée, il le descendit dans sa boutique et le jeta sur un tas de ferraille, au milieu d'autres sacs et malles qui garnissaient ce coin de l'appartement. "S'ils reviennent le chercher, je le leur donnerai ; sinon, sa vente au plus offrant me dédommagera de l'argent que j'ai dépensé pour mes pensionnaires ; il vaut six francs, ce sera toujours autant de trouvé ;" et sans plus se préoccuper du sac, Matrain vauqua à ses affaires.

VII

Revenons à Gaston de Vaunaye, que nous avons laissé à Bray, presque mourant, entre les mains des infirmiers allemands.

Dans la matinée, Gaston reprit connaissance : il regarda autour de lui sans se rendre compte de ce qu'il voyait ; affaibli par la perte énorme de sang qu'il avait répandue, sa mémoire lui faisait complètement défaut. Il retomba bientôt dans une nouvelle somnolence.

Le chirurgien qui avait examiné sa blessure au moment de son arrivée et l'avait déclarée fort grave, revint vers midi ; il tâta le pouls du malade, constatant une recrudescence de fièvre ; il fit une ordonnance et s'éloigna. La soirée s'écoula sans apporter aucun changement dans l'état du blessé : les infirmiers, en passant à tout instant près du lit, hochaient la tête et sur leur visage on pouvait lire clairement cette sentence : "En voilà un qui a son affaire !"

Le dernier médicament donné par le médecin produisit, cependant, un effet inattendu ; il y eut chez le moribond un symptôme de mieux. Le docteur en fut informé et vint lui-même reconnaître le fait.

—Ce sera long, dit-il, mais je crois que nous le sauverons.

—Quel est cet homme ? demanda-t-il à l'officier qui avait reçu Gaston des mains de Klotz et de Tendhall.

—C'est un jeune châtelain des environs.

—Soldat ?

—Non ; ancien officier démissionnaire, et en Amérique au moment où les hostilités ont commencé, mais revenant, certainement, avec l'intention de se servir de son épée contre nous.

—Comment a-t-il été blessé ?

—Il regagnait son château, avant-hier dans la soirée, où venaient de s'installer cinq cents des nôtres, lorsqu'une patrouille l'a rencontré à deux kilomètres de là ; toujours brave, quoiqu'il fût seul contre trois, M. de Vaunaye a engagé le combat, tué jusqu'au dernier de nos éclaireurs et est tombé blessé lui-même : c'est sur le lieu de la lutte qu'il a été retrouvé une heure plus tard.

—Voilà de la bravoure ; en vérité ! s'écria le chirurgien.

—Je suis de votre avis, major ; mais s'il s'en trouvait beaucoup de cet échantillon sur notre chemin, la Prusse ne verrait plus revenir son armée, et que dirait l'Europe ?

—Elle se moquerait de nous, parbleu !

—Il faut donc, par tous les moyens en notre pouvoir, et ceux-ci ne manquent pas, paralyser ces bras vengeurs, les rendre inertes jusqu'à ce que la paix soit faite. J'ai des ordres formels, du reste, à l'égard de ce blessé : s'il meurt, il n'est plus à craindre ; s'il revient à la santé, dès qu'il pourra faire le voyage sur un matelas ou dans un train de chemin de fer, nous l'expédions au delà du Rhin ; de cette façon nous serons tranquilles à son sujet. Que pensez-vous de son état ?

—Je ne puis rien vous dire de certain avant trois jours ; cependant s'il eût dû mourir, ce serait maintenant chose faite ; en tous cas, il n'est pas à craindre en ce moment et d'ici à quelque temps certainement.

Le chirurgien passa dans une autre salle et continua ses visites. Une heure après cette conversation, le blessé ouvrit les yeux.

—J'ai soif, dit-il, d'une voix à peine perceptible.

Un infirmier lui apporta, dans un vase, quelques gorgées de bouillon.

La soirée se termina sans amener de changement notable dans l'état de Gaston. Les jours qui suivirent furent un peu plus calmes ; le danger était conjuré : avec des soins et du temps le malade était sauvé.

Un matin, l'officier chargé de la direction de l'ambulance reçut une dépêche datée d'Amiens : "Dirigez tous les hommes convalescents sur Metz, disait-elle ; quant à ceux qui ne pourraient supporter ce voyage, faites en sorte qu'ils parviennent à Péronne. Transportez l'infirmierie dans cette dernière ville aussitôt que possible."

Le soir même, une vingtaine de blessés quittaient Bray : au nombre de ceux-ci était Gaston de Vaunaye, non guéri, hélas ! mais entrant seulement en convalescence, ainsi que le chirurgien l'avait prévu.

Au moment de monter en voiture, Gaston avisant l'officier qui présidait au départ, se traîna jusqu'à lui :

—Capitaine, lui dit-il, voulez-vous me permettre de vous adresser trois questions ?

—Parlez, répondit d'un air gourmé le soudard allemand, j'écoute.

—Qui m'a amené ici ?

—Deux soldats de notre armée qui vous avaient trouvé mourant sur la route, à quelques kilomètres de cette ville

—Ne vous ont-ils pas remis, à leur arrivée et comme m'appartenant, un sac de voyage, dans lequel il y avait quelques objets de toilette ?

—Ils ne m'ont remis que votre personne.

—Où me conduit-on ?

—En Allemagne, comme prisonnier de guerre.

—Moi, prisonnier de guerre ? reprit avec surprise Gaston de Vaunaye.

—Quand on tue trois hommes appartenant à nos légions, et soutenant avec honneur les droits de la patrie allemande, comment veut-on être traité, sinon comme prisonnier ? Sans la blessure que vous avez reçue pendant l'action, vous eussiez été fusillé sur l'heure, Monsieur, et ce n'eût été que justice.

Gaston n'ajouta rien aux trois questions qu'il avait posées au chef de départ : c'eût été peine perdue. Il savait ce qu'il voulait : d'abord que le revolver que maître Landrot lui avait remis en quittant l'auberge du *Mouton d'Or*, avait bien porté, puisque sur trois ennemis, pas un seul n'était sorti sauf de la lutte, ensuite que son sac de voyage, contenant un million avait disparu.

C'était une perte énorme, extrêmement regrettable. M. de Vaunaye la ressentait vivement ; mais sa fortune considérable le mettait au-dessus du besoin, il se dit que le plus sage était de n'y plus penser présentement. Il aurait vivement désiré donner de ses nouvelles aux parents de sa fiancée ; mais ne sachant encore où on le conduisait, il prit le parti d'attendre qu'il fût plus amplement renseigné à cet égard.

Le voyage s'affectua, non sans causer d'affreuses souffrances aux blessés ; deux moururent en route. Gaston eût peut-être lui-même succombé, sans son énergique volonté ; depuis qu'il entra en convalescence, l'ancien officier songeait plus que jamais à s'évader d'abord et à reprendre l'épée ensuite ; les propos insultants qu'il entendait à tout instant contre la France, le récit de nos défaites, si complaisamment racontées, chaque jour, par un ennemi inexorable, tout cela entraînait comme un fer rouge dans le cœur de M. de Vaunaye et lui suscitait plus que jamais le désir de se venger.

Après vingt heures de route, le convoi arriva à Metz ; les convalescents furent déposés dans un des hopitaux de la ville et y séjournèrent une semaine ; le lundi suivant, l'ordre parvint d'expédier les plus valides à Francfort ; Gaston fut un des premiers désignés ; quelques jours après, son internement avait lieu dans cette ville.

—Avez vous quelques observations à présenter ? lui dit le chef de la forteresse, au moment où les ponts-levis se refermaient derrière lui.

—J'ai à dire que je ne suis pas soldat ; je me suis défendu, c'est vrai, contre trois de vos éclaireurs, mais j'étais dans mon droit, et, blessé moi-même en luttant loyalement, je n'aurais pas dû être fait prisonnier de guerre.

Le commandant haussa les épaules.

—J'ajoute encore, continua Gaston, que les soldats qui m'ont trouvé privé de sentiment et m'ont conduit à l'ambulance de Bray, se sont approprié mon sac de voyage auquel je tiens beaucoup.

L'officier supérieur écrivit quelques mots sur le registre ouvert devant lui.

—C'est bien, dit-il, si ce sac de voyage se retrouve on vous le rendra.

Lorsque Gaston eut regagné la cour du fort, le commandant, regardant ses subalternes se mit à rire :

—Ce garçon-là est fou, s'écria-t-il, mais non dangereux, comme on me l'écrit de France. Eu égard à sa situation dans le monde, je m'attendais à une demande de logement en ville, à l'hôtel, à ses frais, bien entendu, une certaine liberté, enfin ; au lieu de cela, il récrimine sur le droit que nous avons de le faire prisonnier, et pour toute faveur réclame son sac de voyage.

Les officiers présents à cet entretien firent naturellement chorus ; Gaston de Vaunaye, pour eux n'était qu'un sot, et à partir de ce moment nul n'y pensa plus.

Au point de vue allemand, c'était une grande faute de n'y avoir pas songé, car quinze jours s'étaient à peine écoulés que Gaston avait trouvé le moyen de quitter le fort et d'échapper à toutes les recherches. Le commandant comprit que si son prisonnier n'avait demandé aucune faveur, c'est qu'il ne voulait prendre aucun engagement, quant à son internement. Sa fuite fut signalée à toutes les villes de la région. Nous verrons, par la suite, ce qu'il advint de ces recherches.

(A suivre.)